

— Si je te disais que les chevaux sont à elle, que me répondrais-tu ?

— Que tu es folle.

— Mon cher ami, tu assistes comme un simple spectateur à la comédie qui se joue chez toi, on dirait que tu ne mets jamais le pied dans les coulisses. Veux-tu connaître les trucs ?

Pour la première fois, le mari sentit que la lumière se faisait devant lui.

— Oui, dit-il avec effroi.

— Eh bien, c'est demain vendredi. Toi aussi tu iras au Bois de trois à quatre heures.

— C'est impossible, c'est le moment où le ministre m'appelle pour la signature.

— C'est précisément parce que c'est ce moment-là qu'il faut que tu ailles au Bois, car on ne t'y attend pas entre trois et quatre heures.

— Et que verrai-je ?

— Ah ! tu es trop curieux. Tu verras ce que tu verras.

— Au bord du lac ?

— Mais non, au bord du lac, on ne fait que des coquetteries. Tu iras à la vacherie.

— Je ne comprends pas.

— A la vacherie du Pré Catelan. Ne te mets pas aux premières loges, va droit à l'étable.

Adalbert était atterré. Il regardait Marianne en silence.

— Est-ce que je rêve ? lui demanda-t-il.

— Non, tu te réveilles.

— Mais comment ne m'as-tu pas dit cela plus tôt ?

— Pourquoi ? Parce que je te trouvais si heureux dans ton malheur que cela me faisait de la peine de t'arracher tes illusions sur ta femme.

— Mais enfin, que verrai-je ?

— Des vaches — et ta femme.

— Toute seule ?

— Tu verras, tu verras.

Et, disant ces mots, Marianne serra la main d'Adalbert et sortit en toute hâte.

Il l'eût sans doute retenue si un garçon de bureau n'était venu l'avertir que le secrétaire général l'attendait.

Les bureaucrates sont comme les soldats, ils obéissent à leurs chefs avant d'obéir à leurs passions.

## V

## LE SANG DANS LE LAIT

Le lendemain, à trois heures précises, Adalbert La Grange entra au Pré Catelan. Il était pâle

comme la mort. Il se sentait chanceler en marchant, il n'avait jamais tant aimé sa femme, il avait l'épouvante de la voir coupable.

Qu'allait-il se passer?

Il s'arrêta un instant devant les tables de la vacherie.

— Du lait chaud ou du lait froid? lui demanda une des servantes en levant vers lui son nez retroussé.

— Du lait chaud, répondit-il.

La servante lui présenta une chaise.

— Non, dit-il, je veux le boire à l'étable.

— A la source, dit cette fille en riant.

Il la suivit.

Comme il l'avait regardée d'un œil doux quoique égaré, elle voulut bien causer avec lui.

— Vous avez mal à la poitrine?

— Oh! oui, dit-il, j'ai le sang là.

Et il montrait son cœur.

Quand ils furent dans l'étable, elle lui présenta une chaise.

— Aimez-vous les brunes ou les rousses?

Et comme il ne répondait pas :

— Tenez, je vais traire pour vous cette vache bourguignonne, une vraie nourrice, celle-là.

Tout en commençant un air de Chilpéric, la servante prit les pis de la vache et remplit la tasse.

— La belle mousse, dit-elle, en la rapportant à

M. La Grange, ne dirait-on pas une coupe de vin de Champagne?

Adalbert trempa ses lèvres dans la mousse.

— Tout à l'heure, dit-il en déposant la tasse à ses pieds.

Il prit une pièce de vingt francs dans son portefeuille et l'offrit à la servante.

— Tenez, mon enfant, payez au comptoir et gardez le reste pour vous.

Il espérait que, grâce à cette munificence, on lui permettrait de rester dans l'étable.

Il n'était pas là depuis plus de cinq minutes, qu'il entendit le bruit de pas de deux chevaux amenant un coupé dans la cour. Un des stores était baissé.

Ce store se leva, la portière s'ouvrit, une jeune femme sauta légère et rapide, pour donner la main à un jeune homme.

C'était une blonde figure à demi masquée par la chevelure et la barbe.

La servante rentrait alors dans l'étable.

— C'est monsieur le vicomte, dit-elle à Adalbert.

Il s'était levé et regardait sans se montrer.

— Quel vicomte? demanda-t-il.

— Le vicomte de La Chanterie.

Quoique le mari fût très troublé, il eut assez de présence d'esprit pour demander si c'était la vicomtesse, voulant savoir si sa femme était connue.

— La vicomtesse ! Oh ! la la la ! Vous ne savez donc pas que c'est le pays des biches ici ? Ces princesses-là, il y en a comme cela un mille à Paris.

Cependant, madame La Grange, passant la première, avait franchi le seuil de l'étable.

Adalbert s'était penché dans l'embrasure d'une porte contre quelques brassées d'herbe fraîchement fauchée.

La Chanterie, depuis quelque temps, avait l'habitude de venir tous les jours respirer pendant une demi-heure l'air tiède de l'étable. Il avait eu une fluxion de poitrine. Il aimait la vache.

— Ah ! comme il fait bon ici, dit-il en s'approchant de la servante qui déjà s'était mise à traire pour lui.

A cet instant, Alix vit briller quelque chose dans l'ombre, comme un éclair.

C'était son mari qui ouvrait son couteau. Elle s'imagina que c'était un jeu de lumière ; elle alla s'appuyer nonchalamment sur le bras de la Chanterie.

— Ah ! ma chère, dit-il en lui baisant les cheveux, il n'y a qu'avec toi que je bois du lait.

La servante lui présenta la tasse toute pleine.

— C'est beau, le blanc, dit Alix en penchant la tête avec nonchalance.

A cet instant, le sang de La Chanterie jaillit dans la tasse et sur la robe de la jeune femme.

— J'ai mal frappé, dit le mari en laissant tomber son couteau.

Il était à bout de forces, il faillit s'évanouir.

Alix poussa un grand cri et se jeta dans les bras de La Chanterie.

Ce fut un horrible tableau.

La servante s'était enfuie, portant toujours à la main la tasse pleine de lait et de sang.

La Chanterie avait voulu se jeter sur son assassin, mais Alix s'attachait à lui en criant.

Le mari était toujours là, ne pouvant faire un mouvement, comme s'il eût été changé en statue.

Tout à coup, il se mit à rire bruyamment :

— Eh bien, dit-il en regardant sa femme que La Chanterie entraînait vers la porte, les diamants sont vrais !

Il tendit les bras et tomba à terre, riant, criant, hurlant.

Vingt personnes étaient survenues.

La Chanterie, qui sentait bien que sa blessure n'était pas bien grave, mais qui ne voulait pas rester en spectacle, jeta Alix dans son coupé, monta à côté d'elle et donna l'ordre de rentrer à Paris.

On questionna le malheureux mari. On ne put lui arracher que ces mots :

— Les diamants sont vrais ! Les diamants sont vrais ! Les diamants sont vrais !

Il était devenu fou.

## VI

## MORALITÉ DE CETTE HISTOIRE

On parla beaucoup de cette histoire dans Paris, on en parla tout un soir chez la duchesse.

D'Aspremont s'indigna contre l'adultère.

— Ces pauvres femmes, dit le prince Rio, vous voulez donc les condamner à la prison perpétuelle ?

— Elles n'ont qu'à ne se point marier.

— La famille ! une autre prison, reprit le prince.

— Eh bien, elles se feront chanoinesses, comme mademoiselle de la Rochemarvy.

D'Aspremont n'était pas convaincu.

— Je ne comprendrai jamais, dit-il, que pour une fantaisie de cinq minutes, celle-ci pour avoir des diamants, celle-là pour se désennuyer, brise le cœur et l'esprit d'un pauvre homme jusqu'à faire de lui un fou pour Bicêtre.

— Je suis sûre, dit la duchesse, que ce beau moraliste qui parle si haut tentera demain de voir le mari devenu fou et de consoler la femme devenue sage.

— Il n'y a pas de quoi rire, reprit d'Aspremont ; si je pouvais sauver cette femme et cet homme, je

le ferais. Je sais bien que le beau rôle est pour celui qui perd la femme, mais je brave les préjugés.

La Chanterie entra dans le salon et vint silencieusement tendre la main à la duchesse qui lui dit :

— Vous êtes un réprouvé, je ne vous donne pas la main aujourd'hui. Elle était donc bien jolie, cette madame Alix La Grange ?

— Qui sait ? la beauté du diable ! la Parisienne pursang, toutes les gentillesse et toutes les malices !

— Pourquoi lui avez-vous donné des diamants ?

— Il faut bien jeter quelques pierres précieuses dans le jardin des femmes.

La duchesse versa le thé à La Chanterie.

— Vous êtes un tentateur, je ne vous recevrai plus.

— Oh ! dit La Chanterie en jouant l'humilité, ce n'est pas avec des diamants qu'on tente les femmes ici.

Et, avec une pointe de raillerie, regardant les trois femmes qui étaient là.

— Voyez, vous n'en portez pas. M. de Voltaire avait bien raison de dire : « L'honneur est la seule pierre précieuse que la vertu montre à son doigt. »

— Est-ce que vous revoyez cette jolie dame, demanda Èva ?

— Non, elle voyage. Elle est allée pleurer à Florence.

— Florence ! Florence ! dit la duchesse, la ville des consolations, le pays du renouveau. Avant d'y

entrer, on dépouille la robe de Nessus et on s'y habille de la robe des roses. Et avec qui la voyageuse est-elle partie ?

La Chanterie se mordit les lèvres.

— Toute seule, répondit-il.

— Vous l'avez conduite au chemin de fer ?

— Oui.

— Mais si quelqu'un l'attendait à la première station ?

— C'est mon espoir le plus vif. Vous comprenez bien que ce n'est pas à moi à la consoler.

— Et le mari, qui le consolera ?

LA

## FONTAINE AUX LOUPS

Dans les beaux jours de l'automne dernier, un jeune homme, Franz Larivière, qui passait la saison en Normandie chez une vieille tante retirée du monde, se leva un matin saisi d'une idée soudaine.

Il rencontra sa tante dans l'escalier.

— Ma tante, dit-il en la saluant, je vais au château de l'Écluse.

Il ordonna à un domestique de seller son cheval.

— C'est un beau chemin, mon cher Franz, dit la tante : des bois qui chantent, des prairies embaumées, toujours des ombrages et des fleurs. Heureux enfant ! toute la vie sera pour toi comme ce beau chemin.

Franz Larivière se mit à table pour déjeuner avec sa tante. Non seulement il ne déjeuna pas avec la bonne dame, mais il ne lui tint pas compagnie, tant son esprit était loin de là.